

Sraffa et le « problème de la transformation »

INTRODUCTION

Notre intention dans les pages qui suivent est d'élaborer des instruments de recherche. Nous n'y présentons pas des résultats mais des hypothèses, des conjectures, des erreurs. L'objectif est la mise à jour d'un procès de recherche afin d'en permettre le progrès et non de faire admettre au lecteur ce qui en sera peut-être un jour le terme. L'exposition et l'expression en ont malheureusement souffert. La question n'est pas de prétendre de façon définitive — qu'elle qu'en soit d'ailleurs la légitimité — que la théorie de la valeur travail est claire, mais plutôt qu'elle mérite d'être éclaircie. Cet article a beaucoup bénéficié des discussions que j'ai eues avec Bertram Schefold, à qui je dois en particulier les références aux sciences physiques. La constance de sa critique exclue qu'on lui attribue une quelconque responsabilité dans les erreurs que j'ai pu commettre.

Il serait difficile de nier que la théorie de la valeur travail ait été le paradigme de l'économie politique classique et marxiste — le cadre de formulation des problèmes, de recherche de leurs solutions et dont le développement se confond avec celui de la théorie elle-même. La théorie de la valeur travail trouve une vérification immédiate dans le cas de la production marchande simple — c'est-à-dire non capitaliste — avec uniformité de la composition organique du capital. Dans le capitalisme, aucune de ces conditions n'est remplie : c'est-à-dire, dans la terminologie marxiste, que les prix de production remplacent les valeurs et en diffèrent nécessairement. D'où le problème de la transformation — une difficulté que la théorie de la valeur travail ne fut jamais en mesure de résoudre. Cette carence pouvait donc être considérée comme symptomatique de la fondamentale inadéquation de cette théorie de la valeur et légitimer le remplacement du paradigme classique par le nouveau paradigme élaboré entre-temps, celui de la « théorie marginaliste ».

Les propriétés des prix de production nous sont plus familières aujourd'hui qu'elles ne l'étaient à cette époque là. Mis à part les travaux de Léontieff et de Von Neumann, la contribution de Sraffa a été décisive. Il ne s'est agi pas moins que de montrer que la victoire du paradigme néo-classique repose sur une imposture. Grâce à Sraffa, nous savons maintenant que la théorie néo-classique a forgé une interprétation de Ricardo conforme à ses propres besoins et que les problèmes auxquels il s'était heurté pour passer — en termes marxistes — des valeurs aux prix de production peuvent être résolus. L'imposture

en l'occurrence n'a pas payé : c'est le problème, tel qu'il a été posé par les néo-classiques, qui s'est avéré insoluble et mal défini. Nous ne nous attacherons pas toutefois à cet aspect là du travail de Sraffa, mais plutôt au fait remarquable que la théorie de la valeur a disparu des préoccupations — une absence caractéristique de tout le courant de pensée que l'on nomme aujourd'hui « néo-ricardien ».

Sraffa a rendu compte de la détermination des prix de production aussi bien que de leur relation aux valeurs. On comprend maintenant clairement pourquoi toute une série de tentatives visant à résoudre le problème de la transformation se sont révélées insatisfaisantes — y compris celle de Marx et de Bortkiewicz — la dernière en date ayant été entreprise par Sweezy. Nous pouvons en outre affirmer que le problème de la transformation est résolu et caractériser le passage des valeurs aux prix de production (et vice versa). Il reste que les valeurs font maintenant figure d'accessoires inutiles : il est possible de déterminer les prix de production sans s'y référer explicitement, et ceux-ci, pas plus que le taux de profit ni même la part des profits, ne peuvent être dérivés des seules valeurs travail, quand bien même on se donnerait en outre la composition organique du capital dans toutes les industries. C'est la raison pour laquelle on considère souvent la théorie de la valeur travail comme simple explication des profits en tant que surplus, et toutes les idées qui s'y trouvent associées comme rajouts superflus. Le fait que la théorie marxiste ne les ait pas éliminées doit avoir ses raisons. Comme le dit Joan Robinson, pour une fille atteinte de strabisme, l'illusion de ne pas loucher est préférable à la connaissance paralysante de son défaut. Pareille illusion contient malgré tout quelque vérité et la fille a raison de s'y attacher aussi longtemps que sa seule alternative est de reconnaître sa laideur. La situation est embarrassante car les deux possibilités sont également mauvaises. Il vaudrait mieux se demander ce que l'on entend lorsqu'on dit que cette fille louche. Ceci nous en apprendrait peut-être plus long sur les yeux des autres que sur les siens.

LES VALEURS TRAVAIL

Nous avons à redécouvrir ce qu'est effectivement le problème de la transformation en le reprenant à son origine. La théorie de la valeur travail fut le paradigme de l'économie politique classique. C'est la raison pour laquelle elle n'est jamais fixée mais évolue constamment, et c'est pourquoi elle transcende les formulations de chaque théoricien individuel. Si nous recherchons, par-delà les contributions différentes d'économistes tels que Smith ou Ricardo, ce qu'est la théorie de la valeur travail, nous rencontrons la prémisse fondamentale : la valeur est du travail cristallisé. Plus précisément :

— La valeur est créée par la dépense de travail vivant.

— La valeur se conserve si le produit du travail est consommé dans le procès de production. Sa valeur est alors transférée au nouveau produit.

— La valeur est détruite lorsque le produit du travail est consommé hors du procès de production.

Toutes les autres spécifications possibles peuvent être négligées dans le cadre de l'argumentation de Sraffa.

La meilleure façon d'aborder le problème pour le moment est peut-être d'établir une analogie avec la physique : une définition axiomatique de la substance a été posée avec sa règle correspondante de conservation.

Dans la théorie de la valeur travail, la valeur est une substance, du travail cristallisé. Quel est son rapport avec la valeur d'échange ? Dans le cas le plus simple, la substance de valeur incorporée est représentée directement dans la valeur d'échange. C'est l'hypothèse utopique de la production marchande simple, correspondant dans le système de Sraffa au cas où $r=0$. La production s'effectue à l'aide d'une dépense minimale de ressources. Naturellement les producteurs ne s'efforcent pas d'économiser n'importe quel input — ils ne le feront que dans la mesure où celui-ci représente une valeur. Une technique alternative, une nouvelle méthode n'est adoptée que si elle permet une réduction de dépense en valeur. Il n'en est ainsi qu'à la condition que le nouveau procédé implique une économie de travail — propriété appartenant à ce que l'on appelle aujourd'hui la dualité des prix et de la production. D'ailleurs, le travail, les machines, les agents naturels etc... sont naturellement productifs en ce sens qu'ils contribuent à la production de valeur d'usage. Mais leur productivité se manifeste précisément, en comparaison de processus moins efficaces, par la valeur qu'ils *n'ajoutent pas* au produit. Ceci signifie qu'ils n'apparaissent comme productifs qu'autant qu'ils élèvent la force productive du travail, c'est-à-dire la faculté de dégager un produit net déterminé avec une dépense de travail inférieure. En réalité, les producteurs économisent du travail en cherchant à réduire la dépense en valeur. Ceci s'exprime aisément en prenant le produit net comme numéraire et en le posant égal à la quantité totale de travail vivant. Chaque expression de la valeur peut alors être interprétée directement comme travail cristallisé. La valeur est du travail, le travail apparaît comme valeur.

La théorie de la valeur travail n'a pas seulement pour objet d'expliquer l'existence (non la simple grandeur) des profits, mais aussi l'existence (non le simple niveau) des prix — par opposition à ce que l'on observerait dans une société où les produits sont valeurs d'usage et où les valeurs d'échange n'existent pas. Car le capitalisme présuppose la production marchande. C. Bettelheim caractérise celui-ci par la double séparation entre producteurs et moyens de production d'une part et entre les différentes spécialisations des unités de production d'autre part. Cette dernière séparation constituant la base de la première : c'est sur ce problème qu'est concentrée la théorie de la valeur travail.

Cette version de la théorie de la valeur travail, paradigme de la

théorie classique, provient cependant de Marx qui a rompu avec la théorie classique. Il ne pouvait en être autrement : dès lors que le travail est considéré comme « substance de la valeur », la théorie classique perd toute consistance. Elle traite de la valeur du travail qui n'est rien d'autre qu'une tautologie. L'affirmation selon laquelle la valeur d'une heure de travail est, disons, une demi-heure de travail, devient absurde si l'on admet que « la valeur est du travail ». Marx a résolu le problème en distinguant entre travail et force de travail en même temps qu'entre travail abstrait et concret. A partir de quoi, la distinction entre travail payé et non payé, associée à celle de travail vivant et travail mort, donnent les concepts de plus-value et d'exploitation.

Mais si la distinction entre travail abstrait et concret ne peut être dissociée de celle qui est faite entre travail et force de travail, alors la production marchande simple ne peut plus constituer en elle-même un mode de production, mais plutôt une forme de transition vers le capitalisme. Car sinon, il faudrait admettre que le travail peut, d'une façon générale, devenir travail abstrait sans être dépense de force de travail, que tous les produits peuvent devenir marchandises sans que se développe la marchandise force de travail, que la monnaie — intermédiaire général des échanges — pourrait être généralement utilisée sans devenir capital. Le taux d'intérêt, le profit du marchand dans la production marchande simple, ne sont pourtant concevables que comme antécédants du taux général de profit.

Aussitôt que ce dernier s'impose, c'est-à-dire dans le capitalisme, les valeurs d'échange ne représentent plus seulement la valeur incorporée, elles se transforment en prix de production. La substance de la valeur change de forme dans le capitalisme — de même que l'énergie potentielle se transforme en énergie cinétique lors de la chute d'une pierre. C'est le problème de la transformation tel qu'il se pose à la théorie de la valeur travail. Il faut démontrer que les prix de production ne sont que du travail abstrait cristallisé — et que le profit n'est en conséquence que du travail non payé. Il reste bien sûr à rendre compte de la façon dont les prix de production et le taux de profit sont déterminés, mais il ne s'agit là que d'éléments du problème, à ne pas confondre avec le problème lui-même.

Le problème de la transformation ne pouvait pas être résolu sur la base de la théorie de la valeur travail. D'ailleurs Ricardo, dont la contribution à cette théorie demeure confuse, n'a pas réussi à le poser clairement. Ainsi que l'observe Sraffa (dans l'introduction aux Principes, p. xivii), Ricardo n'a jamais tranché la question de savoir si la valeur absolue et la valeur d'échange coïncidaient — de sorte que se poserait seulement le problème de leur mesure —, ou, s'il n'était pas préférable d'expliquer la valeur d'échange en deux temps : déterminer d'abord la valeur absolue et expliquer ensuite comment on passe de celle-ci à la valeur d'échange. Mais Marx lui-même n'a pas complètement dominé le problème et sa solution est restée insatisfaisante.

Le paradigme de la théorie de la valeur travail a pu donc être évincé par celui de la théorie marginaliste qui affirme que le problème de la transformation est une impasse, manifestant le caractère erroné de la théorie de la valeur travail sur laquelle il repose. C'est ainsi que le problème de la transformation a représenté la faille qui, selon T.S. Kuhn, ouvre la voie à un nouveau paradigme : l'étape fut franchie principalement par Bailey, en ce qui concerne Ricardo, et par Böhm Bawerk pour ce qui est de Marx. La théorie marginaliste a, pour ce faire, dénaturé le problème lui-même. Le concept de substance de la valeur a été éliminé de la discussion, le problème de la transformation réduit à la question du passage des valeurs travail au prix de production : l'impact idéologique de la théorie marginaliste fut tel que personne au sein du débat ne s'interrogea sur cette reformulation du problème, pas même les participants marxistes.

Dans l'intervalle, on a prouvé l'existence et l'unicité des prix de production et du taux de profit correspondant à un ensemble donné de biens-salaire, ainsi que des valeurs travail associées à une même technique, on a mis à jour une possibilité et quelques propriétés du passage des valeurs aux prix, et vice versa. Après Sraffa, notre position est la suivante : nous connaissons le comportement des prix de production, et en particulier dans leur rapport avec la répartition ; nous savons que leur correspond un ensemble de valeurs travail dont ils ne sont pas dérivables, même si on se donne le rapport, mesuré en valeur, du capital constant au capital variable pour toutes les industries. Nous savons en outre, que des trois grandeurs, produit net, produit brut, et surplus, seule demeurera constante dans la transformation celle qui est prise comme numéraire, et que les autres, en général, changeront.

La valeur du capital variera de la même façon, à moins qu'on ne la prenne comme unité de compte, c'est donc seulement dans les systèmes étalons qu'il est possible de dériver le taux de profit des agrégats en valeur avant de connaître les prix de production. Nous savons d'autre part que le taux de profit, que le capital soit fixe ou circulant, peut être déduit directement du taux de salaire, si ce dernier est exprimé en marchandise étalon, et que les prix de production sont déterminés en même temps que le taux de profit. Nous savons enfin que, quels que soient les prix de production, leur déviation respective par rapport aux valeurs ne peut être déduite de la composition organique du capital dans l'industrie correspondante, puisque cette composition elle-même se modifie.

Tout ceci cependant ne nous donne pas la solution du problème de la transformation, mais seulement des éléments de celle-ci, ou plutôt les conditions qu'elle doit remplir.

Le fait que Sraffa ne formule même pas le problème de la transformation apparaît à la façon dont il évite l'inconsistance de la théorie classique, non par la distinction entre travail et force de travail, mais en éludant dans son ensemble la théorie de la valeur travail. C'est ce

qui lui permet de parler de la valeur des « termes de travail » lors de la « réduction » à des inputs de travail datés (Production de marchandises p. 36) et de considérer le salaire comme nombre d'unités de valeur « par unité de travail » (p. 11) sans se heurter à un quelconque concept de valeur au sens de travail cristallisé. Sraffa va même jusqu'à n'introduire le salaire explicitement que dans la mesure où il inclue une partie du surplus produit (p. 9) — alors que, du point de vue de la théorie de la valeur travail, c'est la force de travail qui doit figurer dans les différentes équations de production et non la quantité de moyens de subsistance, car le capitaliste n'achète pas des moyens de production et de subsistance, mais des moyens de production et de la force de travail. La reproduction de celle-ci doit faire l'objet d'une étude, distincte de celle du travail salarié et des profits.

Il n'est possible de résoudre le problème de la transformation qu'à condition de l'avoir correctement posé. Les réflexions préliminaires suivantes faciliteront peut-être sa compréhension.

Un impôt

Négligeons la distinction entre valeur et prix de production. La valeur ajoutée dans une industrie correspond au travail vivant utilisé dans cette industrie ; en cherchant à économiser la valeur, les producteurs économisent du travail. Imaginons maintenant qu'un impôt est établi sur la base d'un indice de pollution quelconque. (L'impôt est fixé en monnaie, chaque unité monétaire correspondant à une proportion définie de la valeur du produit net). L'impôt absorbe une partie de la valeur ajoutée, alors que la pollution causée n'ajoute aucune valeur au produit. La valeur ajoutée est en fait redistribuée, dans la mesure où les produits dont la fabrication est très polluante deviennent relativement plus chers que ceux dont la fabrication l'est moins. Le choix des techniques ne répond plus alors au seul critère d'efficacité, mais se trouve modifié en fonction d'un second critère. Tout se passe comme si, sur la base du même travail total, un nouveau vecteur de quantités de travail s'appliquait à toute l'économie, tel qu'aux industries les plus polluantes correspondent des dépenses de travail plus grandes, et vice versa. Le vecteur de travail en question aurait, conformément aux modes d'interprétations courants, cette signification remarquable d'assimiler l'épargne de travail à une plus grande efficacité du point de vue de la pollution. L'impôt aboutit, en termes de la théorie de la valeur travail, à une redistribution de la substance de valeur et de ce fait en change la forme. La valeur d'échange représentée dans les produits ne correspond plus directement à la valeur incorporée. Le principe fondamental selon lequel les producteurs cherchent à économiser la substance de valeur demeure ; ils peuvent désormais économiser d'un côté une substance de valeur qui est incorporée ailleurs : l'épargne de substance de valeur ne signifie plus nécessairement épargne de travail. La redistribution de la substance de valeur fait que l'efficacité d'un procès de production peut s'apprécier indépendamment du travail, par exemple du point de vue de la pollution créée.

Supposons qu'il n'existe qu'un seul produit, l'acier par exemple. Nous pourrions alors définir une fonction qui, pour une quantité donnée d'acier utilisée par tête, ferait correspondre à chaque niveau possible de la pollution par tête, la production d'acier par tête. Sa dérivée, à supposer qu'elle existe, indiquerait ce que nous pourrions appeler la productivité marginale de la pollution. Lorsque la fonction ne présente pas d'« anomalies », il n'existe qu'un point d'équilibre où le niveau de pollution est tel que sa productivité marginale corresponde à l'impôt, exprimé en termes d'acier. Si l'impôt était supprimé, la pollution serait dans la mesure du possible « substituée » au travail. Avec plusieurs produits, on pourrait déterminer une productivité marginale, adéquatement définie, de la pollution et montrer qu'elle doit à l'équilibre être égale à l'impôt. Ces propriétés, implications de la théorie de la maximisation, ne sont pas sans intérêt. Elles n'expliquent pas l'impôt, et sont indépendantes de l'idée que la valeur est du travail cristallisé redistribué du fait de l'impôt.

Le taux de profit

Le taux de profit est à de nombreux égards semblable à l'impôt, à cette différence fondamentale près qu'il ne modifie pas de l'extérieur le fonctionnement de l'économie, mais en est le produit. Bornons-nous tout d'abord au capital circulant, c'est-à-dire aux systèmes que Sraffa examine dans la première partie de son livre. La structure de l'argumentation nous est fournie par la discussion que fait Marx du problème de la transformation.

De façon peut-être arbitraire, nous appellerons « axiomes » les trois propositions par lesquelles nous avons précédemment caractérisé la théorie de la valeur travail. Les propositions permettant de passer de la valeur ainsi définie à la valeur d'échange, seront nommées « axiomes de passage ». Elles régissent la transformation de la substance de valeur. Dans le cas de la production marchande simple, la proposition correspondant à cette catégorie était que la valeur d'échange est identique à la valeur incorporée. (Dans le cas de la production capitaliste, elle devient un cas particulier d'« axiome de passage », celui où $r=0$). D'après Marx, la transformation de la substance de valeur en prix de production est accomplie par redistribution de la plus-value proportionnellement à la valeur du capital dans chaque industrie. Nous dirons que la partie de la valeur ajoutée, représentant du travail impayé, est redistribuée de façon à uniformiser les taux de profit. Marx considérait les deux propositions comme identiques, mais nous verrons que seule la seconde est correcte.

Conformément à l'« axiome » selon lequel la valeur est créée par la dépense de travail vivant, la somme de la valeur ajoutée dans toutes les industries doit être égale au travail vivant total. Elle s'échange contre le produit net physique, dont la valeur se trouve de ce fait également déterminée. La transformation de la substance de valeur consiste avant tout en une redistribution de la plus-value, détruisant l'égalité du profit et de la plus-value dans les différentes industries.

Capital constant

Comme nous le savons, la transformation entraîne un changement de la valeur du capital constant et donc de celle du produit brut. La somme des valeurs n'est assurément pas égale à la somme des prix. Ceci peut-il s'expliquer sur la base de la théorie de la valeur travail, ou bien implique-t-il l'inconsistance de nos « axiomes » ?

Nous pouvons réduire le produit net physique à des inputs de travail datés. Ce que l'on peut concevoir, soit comme réduction à partir d'une marchandise composite, soit comme somme de la série de réduction des différentes marchandises constituant le produit net. Si N — un vecteur de quantités de marchandises — est le produit net, u , le vecteur des valeurs travail, L_n , le travail dépensé k périodes auparavant pour la production du produit net actuel, alors :

$$N.u = L_{n_0} + L_{n_1} + \dots + L_{n_k} + \dots = L$$

Chaque terme de travail L_{n_k} représente les quantités de travail vivant investies à l'époque k dans la production des différentes marchandises. Nous désignerons par l_{nk}^i la quantité de travail vivant, incorporée dans le produit net actuel et investie, il y a k périodes dans la production de la marchandise i . Nous supposons qu'existent m marchandises :

$$L_{n_k} = \sum_{i=1}^m l_{n_k}^i \quad ; \quad L_n^i = \sum_{k=0}^{\infty} l_{n_k}^i$$

L_n^i est donc le travail total dépensé au cours du procès i , sur toutes les périodes, et qui se trouve incorporé dans le produit net actuel.

Nous définissons maintenant la période de conservation de la marchandise i comme :

$$E_i = \frac{\sum_k k \cdot l_{n_k}^i}{\sum_k l_{n_k}^i} = \sum_k k \cdot \frac{l_{n_k}^i}{L_n^i}, \quad k = 0, 1, \dots, \infty$$

La période de conservation de la marchandise i est la moyenne pondérée des périodes écoulées depuis l'investissement, au cours du procès i , des quantités de travail définies qui sont incorporées dans le produit net actuel. Les coefficients de pondération sont les quantités correspondantes de travail, divisées par le travail total du procès i incorporé dans le produit net actuel. Considérons maintenant une marchandise dont l'existence n'affecte que le surplus, comme par exemple le caviar. Le travail vivant requis pour sa production est totalement incorporé dans le produit net de la période correspondante, sa période de conservation est nulle. ($l_{nk}^i = 0$ pour tout $k = 0$).

La période de conservation des moyens de production, au contraire, est positive. Elle indique combien de périodes doivent s'écouler en moyenne pour que la valeur d'un moyen de production soit incorporée dans le produit net. Si, par exemple, la production d'acier entre pour

moitié dans le produit net de la même période et l'autre moitié dans le produit net obtenu dix périodes plus tard, sa période de conservation est 5 périodes. (Dans l'hypothèse d'un salaire avancé, la période de conservation d'un pur bien salaire est une période. Nous négligerons cependant ce point).

Nous indiquons par L_i^* le travail vivant représenté en tant que valeur ajoutée du procès i — et non le travail incorporé en celle-ci. (Ce dernier est indiqué par L_i). L_i^* est donc égal à la valeur ajoutée dans l'industrie i — une grandeur qui dépend du taux de profit. Comme nous avons égalisé le produit net, pris pour numéraire, au travail vivant total L , $\sum_i L_i = L$. Conformément à notre « axiome de passage », L_i^* est la somme du travail vivant payé, accompli dans l'industrie i , et du travail impayé, approprié dans cette industrie, mais accompli ailleurs. Nous sommes maintenant en mesure de préciser le temps durant lequel le travail vivant total est conservé comme travail mort. C'est ce que nous appelons la période de conservation du travail vivant. Elle correspond à la moyenne des périodes de conservation des différentes marchandises, pondérées selon la proportion de travail vivant représenté dans la marchandise considérée — non selon la proportion qui y est incorporée :

$$E = \frac{\sum_{i=1}^n E_i \cdot L_i^*}{L}$$

Ceci est le noyau rationnel du concept de période de production, tel que l'a introduit Böhm-Bawerk. La valeur du capital est égale au travail vivant total multiplié par sa période de conservation. Si le travail incorporé dans le caviar est représenté dans l'acier, la période de conservation du travail vivant augmente et donc aussi la quantité de travail mort représenté en tant que valeur du capital.

Le processus de transformation n'affecterait pas la valeur du capital constant total si les périodes de conservation de toutes les marchandises étaient égales. Si, dans un système étalon au sens de Sraffa, le taux maximum de profit est $1/5$ et si 10 heures de travail sont dépensées dans la production de l'acier, 2, 5 heures de travail entrent directement dans le produit net d'aujourd'hui. Des 10 heures qui sont entrées dans la production de l'acier, il y a une période, $1/25$, c'est-à-dire 0,5 heure entre dans le produit net actuel. En termes généraux :

$$l_{n_0}^i = R \cdot L_i, \quad l_{n_1}^i = R^2 \cdot L_i, \quad l_{n_k}^i = R^{k+1} \cdot L_i$$

Il s'en suit immédiatement que, dans les systèmes étalons, la période de conservation est la même pour toutes les marchandises et dépend seulement du taux maximum de profit, R :

$$E_i = \frac{\sum_k R^{k+1} \cdot L_i}{\sum_k R^{k+1} \cdot L_i} = \frac{\sum_k R^{k+1}}{\sum_k R^{k+1}}$$

Car dans les systèmes étalons, la quantité de travail vivant incorporée dans le produit net actuel, diminue, en progression géométrique de raison R , lorsqu'on remonte vers des périodes de plus en plus éloignées. La période de conservation de toutes les marchandises, comme celle du travail vivant, est simplement égale à $1/R$, la valeur du produit net étant égale à la valeur du capital multipliée par R .

L'analyse des systèmes étalons montre que la période de conservation des différentes marchandises, à la différence des prix, ne dépend pas de la répartition, mais de la proportion dans laquelle les marchandises figurent dans le produit net. Elle dépend donc non seulement des coefficients techniques, mais aussi bien des niveaux d'activité.

Si la période de conservation du travail vivant dépend du travail représenté dans les diverses industries en tant que valeur ajoutée, le taux de profit ne peut être déterminé par les agrégats en valeur avant les prix de production. L'analyse du taux de profit, faite par Sraffa en termes de marchandise étalon, montre probablement mieux ce que pouvait avoir de correct l'analyse du même problème par Marx. On sait que Marx se trompait en critiquant Ricardo dans la mesure où le taux de profit dépend seulement des conditions de production des marchandises entrant directement ou indirectement dans l'ensemble des biens-salaire. De même que pour la détermination quantitative des prix de production, l'analyse de Sraffa est supérieure aux quelques éléments fournis par Marx sur cette question.

Une remarque est cependant nécessaire au sujet de la réduction à des inputs de travail datés. Si nous voulons indiquer, non pas le montant de travail incorporé au cours de chaque période dans un produit donné, mais le montant de travail vivant nouvellement représenté en lui au cours de chaque période, nous devons, soit opérer la réduction (pour $r = 0$) avec les L^{*i} au lieu des L^i , soit former les séries suivantes : F_{ik} représente la force de travail qui a été achetée k périodes auparavant, à un taux de salaire w et un taux de profit r , pour produire la marchandise i , disponible aujourd'hui. (Le salaire est avancé en tant que capital variable).

$$\begin{aligned}
 & F_{i0} \cdot w + r (F_{i0} \cdot w + F_{i1} \cdot w (1+r) + \dots + F_{ik} \cdot w (1+r)^k + \dots) \\
 & + F_{i1} \cdot w + r (F_{i1} \cdot w + \dots + F_{ik} \cdot w (1+r)^{k+1} + \dots) \\
 & \vdots \\
 & + F_{ik} \cdot w + r (F_{ik} \cdot w + \dots) \\
 & \vdots \\
 & = F_{i0} \cdot w (1+r) + F_{i1} \cdot w (1+r)^2 + \dots + F_{ik} \cdot w (1+r)^{k+1} + \dots
 \end{aligned}$$

Nous appelons les séries ci-dessus, séries transformées. Chaque ligne nous donne le coût total en salaires et les profits de la période considérée ; les profits dépendent des coûts en salaires de toutes les périodes précédentes. En résultat, nous avons obtenu, par addition, la série que nous connaissons par Sraffa. Nous l'appelons la série des bases de compensation, car elle indique comment le prix de production, mis à part les coûts correspondant à la force de travail, représente également une compensation pour la période de temps qui s'écoule jusqu'au moment où le produit peut être apporté sur le marché (voir la lettre de Ricardo à Mac Culloch, dans l'édition de Sraffa vol. VIII, p. 193). Le prix doit donc représenter une compensation pour cette période de temps à laquelle ne correspond aucune création de valeur. La valeur qui n'est pas répartie entre les travailleurs sous forme de salaires, est redistribuée entre les capitalistes conformément à ces bases de compensation.

Imaginons maintenant la série transformée correspondant au produit net d'aujourd'hui. A sa gauche, nous plaçons la série correspondant au produit net d'hier et d'avant-hier, à sa droite, celle qui correspond au produit net de demain et d'après-demain. Chaque ligne indique maintenant quel montant de travail vivant d'une période sera représenté dans les produits nets futurs. Le travail qui est, par exemple, incorporé dans le produit net de demain ne sera représenté que dans le produit net d'après-demain : dans ce cas, la transformation a prolongé la période de conservation du travail vivant. La redistribution du travail impayé au cours de la transformation implique aussi une redistribution dans le temps : le travail incorporé dans le produit net d'une période donnée, est représenté dans le produit net d'une autre période. C'est la raison pour laquelle la valeur du capital constant change avec la transformation.

Capital Variable

Nous savons maintenant comment la valeur du capital constant peut changer. La valeur du capital variable se modifie également au cours du processus. Pas plus que les moyens de production, les biens-salaire ne représentent un agrégat physiquement homogène au produit net. L'analyse précédente rend la signification évidente, de ce fait, que le travail, dans la mesure où il est incorporé dans les biens-salaire, peut être représenté dans le surplus, et inversement. Le prix de production de la force de travail peut être supérieur ou inférieur à sa valeur, ce qui signifie que la somme des profits, quoi qu'elle représente du travail impayé, n'est pas égale à la somme de la plus-value. Nous devons donc distinguer entre le taux de plus-value en tant que rapport en valeur de la plus-value au capital variable, et en tant que rapport du travail payé au travail non payé. Dans cette dernière acception, le taux de surplus peut être nommé taux d'exploitation. L'uniformité du taux de salaire implique à la fois celle du taux de plus-value et celle du taux d'exploitation. De même que toute autre marchandise, la force de travail offerte sur le marché

apparaît comme élément représentatif d'une espèce unique, comme partie de la force de travail totale de la société. Le salaire est fixé en fonction des conditions générales de reproduction de la force de travail. Qu'un travailleur ait un goût particulier pour le jus de tomate ou qu'il soit dupé par son employeur, à ce stade de l'analyse, cela revient au même. Nous avons maintenant trois variables, les taux de plus-value, d'exploitation, et de profit, ainsi que la relation qui les lie, mais aucune causalité n'a encore été déterminée. On peut choisir le taux de profit comme variable indépendante en le reliant au taux d'accumulation, comme font les Keynésiens, ou aux taux d'intérêt monétaire suivant la suggestion de Sraffa (*Production de marchandises*, p. 33). Le taux d'exploitation peut lui aussi être pris comme variable indépendante, conformément à la tendance qui lie salaire et « productivité ». Logiquement, on ne peut se donner le taux de plus-value que si les biens-salaire le sont aussi, et dans ce cas, les deux autres variables sont également déterminées. Cette façon de résoudre le problème trouve sa justification dans le fait que les salaires ne sont pas seulement fixés en termes monétaires, mais se trouvent normalement liés à un indice spécifiant leur composition en biens. On peut enfin considérer les trois variables comme indépendantes à des stades différents du développement capitaliste.

Si donc la question de la répartition demeure ouverte, nous disposons toutefois déjà des concepts requis pour l'appréhender. Il faut également remarquer que le choix du produit net comme numéraire, rend évident l'antagonisme des classes, que tout autre numéraire dissimule, du fait que la dimension du gâteau varie avec sa répartition. Le concept de valeur a en effet ce caractère essentiel de représenter quelque chose que l'un ne peut posséder qu'à l'exclusion d'un autre.

L'idée d'une mesure invariable de la valeur rend justice à ce concept. Je ne peux dire que ma montre retarde que si le concept de temps est indépendant de celle-ci, que si le « temps » n'est pas seulement défini comme ce que ma montre a pour fonction de mesurer. L'idée que tout étalon de valeur n'est pas nécessairement invariable procède de la thèse selon laquelle la valeur n'est pas seulement déterminée par un numéraire. Si la valeur c'est du travail, le produit net représente alors l'étalon invariable de valeur.

Lorsqu'on imagine un système étalon inclus dans un système concret, le produit net peut être divisé en marchandise étalon et « marchandise résiduelle » (ce pourrait être par exemple, un système étalon plus une branche non fondamentale, productrice de caviar). Le prix de production de la marchandise étalon diffère de sa valeur, de même que le profit du système étalon diffère de la plus-value qui y est produite. Mais, comme le dit Sraffa, (*Production de marchandises*, p. 18), le changement de valeur de la marchandise étalon ne pourrait provenir que des conditions de production de la « marchandise résiduelle », et non des siennes propres. Le concept de système étalon exclue en réalité la possibilité que le procès de transformation affecte le taux

de profit de ce système, car la valeur du capital change de la même façon que celle du produit. Si la péréquation des taux de profit implique une croissance du profit de la « marchandise résiduelle » aux dépens de la marchandise étalon, seul variera le taux de profit de la « branche résiduelle ». (Dans l'hypothèse du salaire avancé, le système étalon doit être redéfini de façon à assurer l'homogénéité du produit net physique avec l'ensemble constitué par les moyens de production et les biens-salaire. Mais tel n'est pas notre problème ici). Pas plus qu'un autre numéraire, la marchandise étalon ne représente un étalon invariable de valeur. Le fait qu'elle puisse, en raison de ses propriétés particulières, représenter un étalon de valeur très bien adapté à certaines fins est une autre question. Insister beaucoup là-dessus, comme le fait Sraffa, présente l'inconvénient de rendre l'opposition entre salaire et taux de profit apparemment plus fondamentale qu'entre salaire et profit. L'opposition véritable se trouve entre possédant et non possédant, tandis que celle qui existe entre une fraction du produit et un nombre pur, est beaucoup moins immédiate.

Nous pouvons maintenant résumer notre analyse du problème de la transformation dans le cas du capital circulant. Pour une technique donnée les valeurs résultent de l'application de nos trois « axiomes » au vecteur de travail donné. Les prix de production correspondent aux valeurs obtenues par l'application de ces mêmes « axiomes » à un vecteur de travail transformé. Conformément aux « axiomes de passage », le vecteur transformé se déduit du vecteur d'origine par une redistribution du travail non payé aboutissant à un taux de profit uniforme. Pour un ensemble de biens-salaire donné, il n'existe qu'une possibilité de redistribution. C'est là le moyen de déterminer les valeurs transformées c'est-à-dire les prix de production. Le taux de profit est alors égal au rapport entre le surplus et le capital, mesurés l'un et l'autre à l'aide des valeurs transformées. Si on néglige les biens non fondamentaux au sens de Sraffa, le vecteur de travail transformé, les prix de production, et le taux de profit sont simultanément déterminés.

Capital fixe

Nous en venons maintenant au capital fixe. A cette fin, il devient nécessaire de joindre à nos trois « axiomes », la proposition selon laquelle le capital fixe transfère progressivement sa valeur au produit ; la valeur d'une machine ancienne est donc égale à celle d'une nouvelle machine, déduction faite de la valeur déjà transférée. Sraffa a montré que, dans le cas du capital fixe également, les valeurs sont déterminées lorsque la technique est donnée ; si $r = 0$, elles correspondent aux prix pour les vieilles machines aussi, et sont égales à la quantité de travail incorporée dans celles-ci. Réduire la valeur d'une machine ancienne paraît simple : elle est égale tout d'abord à la série des inputs de travail datés représentant la valeur d'une machine neuve ; suivent toute une série d'inputs de travail négatifs, correspondant à la valeur transférée au produit. Observons une fois de plus à quel point Sraffa laisse de côté la théorie de la valeur travail : la valeur d'une vieille

machine peut bien représenter le travail incorporé, comme c'est le cas pour les termes positifs dans les séries de réduction, Sraffa n'en néglige pas moins de les différencier, c'est-à-dire de considérer les valeurs négatives des vieilles machines, apparaissant lors de la réduction, comme un transfert de valeur au produit. Il essaie de réduire cette différence également à du travail (Production de marchandises, p. 67 f). Du point de vue de la théorie de la valeur travail, il y a seulement des inputs de travail négatifs qui peuvent être interprétés sans difficulté. La réduction de la valeur des vieilles machines à des quantités de travail datées devient possible dans tous les cas.

Considérons une machine produisant de la toile en deux périodes. Elle exige moins de travail direct dans la première que dans la seconde. La composition organique, mesurée en valeur est plus élevée dans la deuxième phase. Le vecteur de travail transformé ajoutera donc à la seconde période le travail impayé prélevé lors de la première. Tout se passe comme si le second processus était moins efficient, le premier davantage. Si nous appliquons donc les axiomes de la théorie de la valeur travail au vecteur transformé plutôt qu'au vecteur travail original, la valeur transférée au produit, et avec la dépréciation de la machine, sera modifiée. Avec une moindre efficience du second processus, on obtiendrait la proportion inverse. Nos « axiomes de passage » doivent eux aussi être complétés dans le cas du capital fixe : la redistribution inclue toujours du travail vivant non payé, le travail mort est donc lui aussi redistribué entre les produits joints d'un procès avec capital fixe. Le travail incorporé dans une machine ancienne peut être représenté dans le nouveau produit et vice versa.

Il est évident que ceci modifie également la période de conservation du travail vivant, et donc la valeur du capital. Notre analyse du changement de valeur du capital constant et variable demeure valable. Il faut cependant ajouter que la machine peut être utilisée plus longtemps dans le cas des prix de production que dans celui des valeurs. Même si les très vieilles machines ont des valeurs travail négatives, ceci peut se trouver compensé du fait de la transformation, ce qui permet de les utiliser encore. D'un autre côté, on ne peut exclure la possibilité que de vieilles machines ayant des valeurs travail positives, doivent poursuivre le transfert de valeur jusqu'au point où leur maintien en activité rendrait leurs prix de production négatifs.

Efficacité

Le capitalisme implique, en tant que tendance systématique, l'épargne de substance de valeur. En raison de la transformation des valeurs en prix de production, ceci ne signifie pas toutefois nécessairement que le travail seul soit épargné. Ce critère d'efficacité est modifié par un second critère : comme nous le savons grâce à la théorie de la dualité et l'analyse de la règle d'or, la redistribution de la substance de valeur opérée dans la transformation tend à économiser du travail, en vue, non d'un produit net donné, mais afin de permettre un taux d'accu-

mulation égal au taux de profit. Ou, ce qui revient au même : à un taux de croissance donné, la consommation par tête est maximisée. Nous dirons que le critère d'efficacité signifiant l'économie de travail est modifié par la tendance à maximiser la capacité d'accumulation. Le taux de profit représente ainsi un indice d'efficacité spécifique. Évidemment, ainsi que le dit Marx, (Grundrisse p. 231), le capital est productif. Non seulement les machines le sont, mais également le capital, au sens de droit de propriété sur les machines avec lesquelles les autres travaillent. C'est de cette façon seulement que la force productive du travail « est amenée à porter ses fruits, comme une plante dans une serre » (Marx). La force productive du travail est la capacité qu'ont une centaine de travailleurs de produire mille fois plus qu'un seul. Elle apparaît cependant comme force productive du capital car c'est le capital, en tant que rapport social de force, qui rassemble les cents travailleurs et réalise leur force de production.

Ce que souligne la théorie de la valeur, c'est l'asymétrie fondamentale entre la dualité du travail et celle du capital. Il devrait être d'emblée remarquable que le taux de profit est un nombre pur et ne correspond à aucun « facteur de production », aucune ressource, mais à une relation — le taux d'accumulation. Le taux de profit n'est pas un prix, que ce soit du temps ou d'autre chose. L'asymétrie en question se manifeste aussi dans le fait que le capital, en tant que valeur se valorisant, est produit par les travailleurs, qu'il en a par conséquent besoin, tandis que les travailleurs n'ont pas besoin du capital. Le profit n'est pas la valeur qu'aurait créée le capital. Considérer la valeur comme travail cristallisé est possible tandis qu'il serait absurde de la considérer comme « capital cristallisé ». Le profit implique l'appropriation d'une valeur correspondant à du travail non payé. Ce qui n'empêche pas cette appropriation d'avoir une efficacité spécifique. En ce sens, le taux de profit est comparable à l'impôt envisagé plus haut.

Prenons l'exemple physiocratique du blé produit par du blé et du travail. La valeur de la force de travail correspond à un montant donné de blé, dont la différence avec le produit représente le surplus. L'existence de celui-ci est essentielle du point de vue de l'accumulation, car c'est son rapport au capital avancé qui en fixe le taux maximum. Les coûts ne dépendent pas du travail dépensé mais de la valeur de la force de travail. Une nouvelle technique n'est pas plus profitable si elle exige moins de travail mort et vivant, mais si elle permet de diminuer la somme du travail mort plus la valeur de la force de travail. Lorsque ce critère ne coïncide pas avec le précédent on a, au lieu d'une économie de travail, un accroissement de la capacité d'accumulation. Plus la valeur de la force de travail est élevée, plus est grande, pour un état donné des techniques, l'intensité capitaliste, plus est faible la dépense en travail pour l'obtention du produit net, mais plus est faible également le taux maximum d'accumulation. Ceci signifie néanmoins que le critère d'efficacité, exprimé en calculant à l'aide des valeurs, est modifié si la force de travail également a une valeur. Procéder à un calcul au moyen des valeurs, pour toutes les marchandises,

y compris la force de travail, serait donc dès l'origine inconsistent. L'apparition de la valeur de la force de travail modifie directement le critère d'efficacité de la production marchande simple correspondant au cas physiocratique. Dans le capitalisme, ceci implique la transformation des valeurs en prix de production. Il devrait ainsi être possible d'obtenir l'uniformité du taux de profit, non par définition, comme le fait Sraffa (*Production de marchandises* p. 6) et comme nous l'avons fait nous-même, mais plutôt par déduction, à partir d'un « axiome de passage » formulant une règle de maximisation à l'égard de la relation recettes-coûts, calculés tous deux à l'aide de la substance de valeur représentée et non pas incorporée. Le développement de la marchandise force de travail est celui du capitalisme. Que l'accumulation soit essentielle à ce dernier semble évident. Le sentier de Von Neumann cependant — l'accumulation continue de tous les profits dans un système étalon à rendements d'échelles constants — figure de façon trompeuse l'accumulation capitaliste. Il faudrait imaginer plutôt une hiérarchie de techniques, la plus efficace n'étant réalisable qu'à un niveau de production supérieur. Le taux de profit n'est pas le seul indicateur de l'efficacité du capitalisme, surtout si l'on considère le fait qu'il a toujours été considérablement plus élevé que le taux d'accumulation. Les surprofits, en vue desquels de nouvelles techniques sont introduites, sont tout aussi fondamentaux. Ce procès d'accumulation se traduit par un continuels accroissement de productivité. Quant à la question de savoir si « les rendements d'échelle croissants sont associés à une intensité capitaliste croissante » [conformément à la discussion reprise par Kaldor à partir d'Allyn Young (*Economic Journal*, Déc. 72, p. 1242, 1251)], ou si l'accroissement tendanciel de la composition organique du capital implique, comme Marx le suggère, la baisse du taux de profit maximum et du taux de profit effectif, nous ne l'envisagerons pas ici.

Rente

Nous devons considérer un autre problème, étroitement lié à celui de la transformation : le problème de la rente. Dans une optique ricardienne, le problème de la rente se pose une fois analysé le livre de Sraffa. Comme Marx le dit dans le « *Capital* », au début du chapitre sur la genèse de la rente capitaliste, il nous faut identifier la véritable difficulté contenue dans l'analyse de la rente. Elle réside dans la nécessité d'expliquer d'où vient la part additionnelle de plus-value, après redistribution de celle-ci en profits moyens, que constitue la rente. Le livre III du *Capital* ne fournit guère d'éléments utiles à cet égard. Le développement suivant s'appuie néanmoins sur les quelques allusions éparses qui y sont faites.

Considérons la rente différentielle « ricardienne » telle que l'analyse Sraffa (*Production de marchandises*, p. 74-75). Si on compte en valeurs, le blé produit sur différentes terres a différentes valeurs. Lorsque le blé est pris comme input, on peut imaginer qu'il provient d'un pôle dans lequel se rassemble la production totale de blé de toutes les terres. Le taux d'exploitation est uniforme dans toutes les industries et pour

toutes les terres. Mais en se transformant en prix de production, les valeurs deviennent aussi « valeurs de marché », de sorte que les unités d'un même produit ont différentes valeurs.

La valeur de marché correspond au prix de production pour le blé produit sur la terre où, pour un état donné de la répartition et avec la technique choisie, la production s'effectue au coût le plus élevé. Là encore, le vecteur de travail semble transformé de manière à égaliser la valeur du blé sur chaque terre à sa valeur sur la « terre marginale », cette dernière valeur étant quant à elle transformée par l'égalisation des taux de profit. Le travail rajouté à la production du blé lors de la transformation du vecteur de travail, est prélevé de façon égale sur toutes les autres industries. La transformation des valeurs en valeurs de marché implique une redistribution de la substance de valeur, telle que les produits agricoles tendent à représenter plus de travail qu'ils n'en incorporent. Cependant, la substance de valeur peut, là encore, être économisée sans que le travail le soit aussi nécessairement. La tendance à économiser le travail se trouve modifiée par un autre critère encore d'efficacité, qui contrecarre le gaspillage de terre.

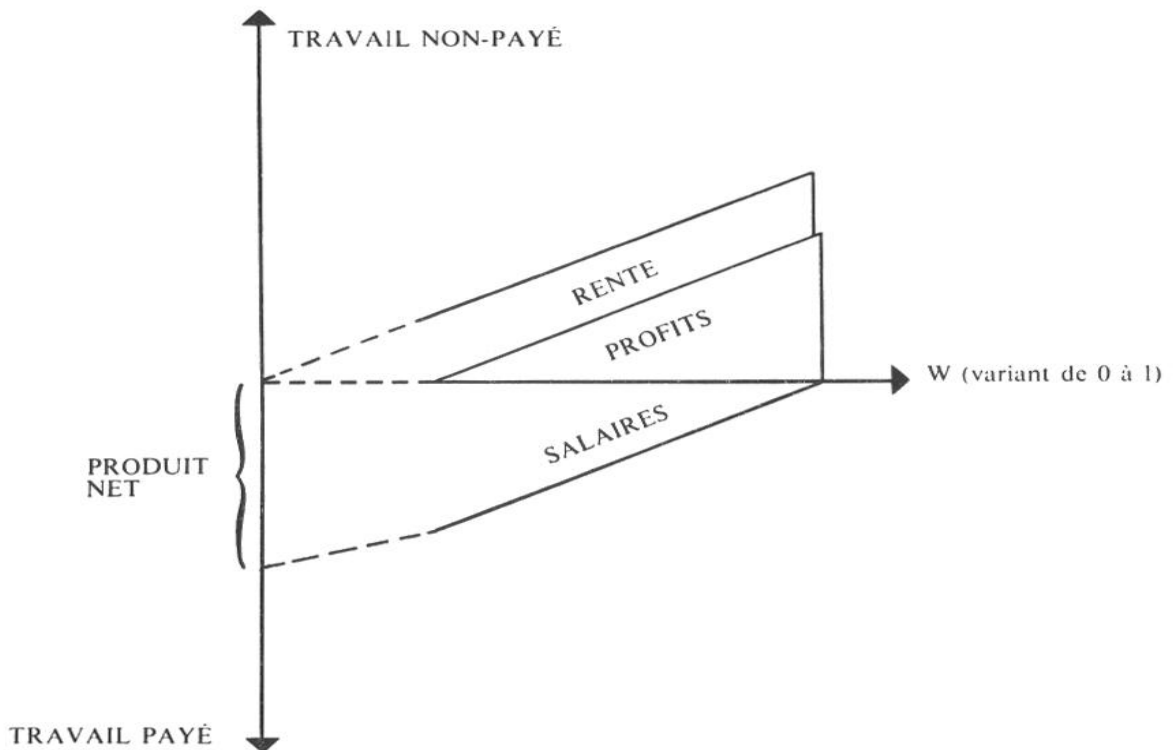
On pourrait analyser de façon analogue le second type de rente qu'introduit Sraffa (p. 75), et qui correspond plus ou moins à ce que présupposent le concept marxiste de rente absolue et la seconde sorte de rente différentielle, à condition de faire abstraction du procès de concurrence.

De même que pour le taux de profit et les prix de production, il existe aussi dans le cas de la rente et des valeurs de marché, un critère d'efficacité modificateur. Mais encore plus clairement qu'avec le taux de profit, il apparaît avec la rente, que la redistribution de la substance de valeur est une conséquence de la théorie de la valeur elle-même, un produit nécessaire du processus économique. Pas plus qu'au profit, ne correspond à la rente un « facteur de production » analogue au travail. Le salaire est le prix de la force de travail, mais la rente n'est pas le prix des services de la terre, de même que le taux de profit n'est le prix d'aucun service, quel qu'il soit. Ceci devrait être clair, ne serait-ce que parce que le prix de la terre ne provient que de la capitalisation de la rente. La rente n'a pas pour origine une dualité semblable à celle qui associe les valeurs travail à la minimisation du travail. C'est ce qu'illustre par exemple l'impossibilité de définir dans ce cas la valeur comme « terre cristallisée » — (ceux qui se souviennent des anciennes théories de la valeur-terre devraient tenter de les reformuler dans le cadre qu'utilise Sraffa) — ou encore le fait que l'apparition de la rente n'introduit aucun degré de liberté supplémentaire dans le système.

Avec les rendements décroissants, qu'ils soient « extensifs » ou « intensifs » (Sraffa, p. 76), avec l'introduction de la rente, quelle qu'elle soit, dans un système, apparaît un processus nouveau. C'est pourquoi la terre, tout comme le capital, peut être distinguée du travail à partir de la structure purement mathématique des équations. Au contraire,

avec sa série de « facteurs de production » similaires, la théorie Néo-Classique ne considère jamais la terre. A la vérité, pour ce qui est de l'analyse de la rente, l'univers Néo-Classique est un étrange monde enchanté où existe une seconde espèce de travail, non rattachée à la première par l'éducation, — un capitalisme spécial, à deux classes ouvrières biologiquement distinctes, disons des géants et des pygmées.

Il est vrai que l'analyse Néo-ricardienne n'est pas plus capable de faire apparaître la rente comme travail impayé. Il faut pour cela prendre le produit net comme numéraire, et considérer qu'il représente le travail vivant, de sorte que puisse être démontré l'antagonisme du travail payé et non payé.



Notre analyse implique que la plus-value que s'approprient les propriétaires fonciers est produite par l'ensemble de la classe ouvrière — tout comme la transformation des valeurs en prix de production implique l'exploitation du travailleur, non par un capitaliste unique, mais par la classe capitaliste toute entière.

Supprimer la rente reviendrait à considérer la production de blé comme un seul procès au lieu d'une somme de procès différents. C'est pourquoi, l'abolition de la rente ne peut être conçue, encore moins que celle du taux de profit, comme simple résultat d'une modification de la répartition vers le cas extrême de $w=1$. (Nous n'avons donc tracé en pointillés sur le graphique, que les portions de courbe situées dans la zone où toute croissance des salaires s'effectue aux dépens de la rente).

Il résulte de cela que la production de blé sur des terres différentes n'est pas, en elle-même (en soi, au sens de Kant) une série de procès différents. Le capitalisme ne se manifeste pas seulement dans les conditions institutionnelles que Sraffa associe à une technique donnée, mais déjà dans la forme des forces de production que ce dernier suppose.

Conclusion

Comme le remarque Tronti (*Operai e capitale*, Torino 1971, p. 13) c'est à Benjamin Franklin que Marx attribue la première interprétation consciente de la valeur d'échange comme temps de travail — à l'homme qui a également conçu la multiplicité des phénomènes électriques comme issus d'une substance unique, infiniment subtile, présente dans tout l'univers. Au concept de substance s'applique également ce qui suit : d'Euclide à Newton, de Riemann à Einstein, la science ne *démontre* jamais l'existence de ses concepts fondamentaux, elle ne les *déduit* pas des propriétés observables du monde : ce sont bien plutôt ces propriétés qui doivent être déduites des concepts. Ces derniers sont posés de façon axiomatique et valent précisément par le pouvoir qu'ils ont de synthétiser le nombre infini des phénomènes à retenir. Cependant, la synthèse opérée par la théorie de la valeur travail sur la multitude des phénomènes économiques ne recouvre pas la transformation des valeurs en prix. Nous disposons pourtant aujourd'hui des instruments nécessaires : l'algèbre linéaire est devenu un instrument d'analyse économique, on a découvert les propriétés des prix de production et la théorie de la dualité en économie, les conditions d'une réhabilitation des économistes classiques sont maintenant réunies.

Mais la « théorie marginaliste » est devenue entre temps la théorie économique dominante — fondée sur l'incompréhension du problème de la transformation, assimilé à une théorie du capital et des profits, et donc de la répartition et de l'accumulation — construite sur du sable. L'entreprise de synthétisation des phénomènes économiques s'est résolue en un ensemble d'axiomes se rapportant exclusivement à un pays des merveilles qu'Alice elle-même n'aurait pu découvrir. Il n'y faut voir néanmoins que le résultat d'une tentative visant à adapter les phénomènes économiques aux préjugés les plus superficiels que l'on se fait d'eux, à l'aide d'instruments extraordinairement sophistiqués. La théorie marginaliste s'est révélée une économie politique vulgaire, remplissant une fonction purement idéologique, et incapable d'expliquer le fonctionnement de notre économie. Mais il est plus nécessaire au capitalisme de survivre qu'à son idéologie, ainsi que la grande crise l'a prouvé et comme Keynes le savait. Ce que nous appelons économie politique vulgaire repose pour lui sur deux postulats (cf. section I, chap. 2 de la *Théorie Générale*) :

1. « Le salaire est égal au produit marginal du travail. »

2. « Pour un niveau donné d'emploi, l'utilité du salaire est égale à la désutilité marginale correspondant à ce niveau d'emploi. »

Keynes n'a critiqué que le second des deux. C'est Sraffa qui a entrepris la critique, bien plus radicale, du premier. Il serait intéressant d'examiner quelles en sont les conséquences pour Keynes lui-même, en ce qui concerne la décroissance de l'efficacité marginale du capital par exemple.

Mais la critique de l'économie politique vulgaire nous ramène à la théorie Classique — à partir de laquelle, depuis Marx, il ne semble plus possible d'éviter Marx. Car la théorie Classique repose sur la théorie de la valeur travail qui, comme nous l'avons vu, ne peut être correctement formulée qu'en termes marxistes. Mais actuellement pourrait se développer, au sein de la théorie économique, ce qui n'était pas concevable à l'époque de Marx : une économie politique ricardienne sans théorie de la valeur travail. La théorie néo-ricardienne qui de nos jours prend forme semble précisément avancer sur une lame de rasoir, entre les économies politiques marxiste et vulgaire. On peut fort bien considérer que la théorie néo-ricardienne, représentée excellemment par l'ouvrage de Sraffa, mais également par les travaux de Morishima, Joan Robinson, Garegnani et d'autres encore, renferme une théorie de la valeur *implicite*. C'est de là que procède sa supériorité sur l'économie politique vulgaire, sa capacité à saisir le capitalisme réel. Mais c'est à cela aussi qu'est imputable la limitation de la critique qu'elle en fait — et la possibilité pour elle de connaître une très grande vogue à un moment où le capitalisme n'a pas besoin d'une idéologie, mais d'un nouvel instrument pour contrôler son évolution.

L'économie politique vulgaire est sérieusement discréditée ; le souhait keynésien d'inaugurer une véritable théorie générale ne s'est pas accompli ; le recours à la théorie néo-ricardienne semble trop anémique pour s'imposer. Il y a place pour un nouvel essor de l'économie marxiste. Dans cette perspective, il faut signaler quelques problèmes non résolus.

Pour Marx, critiquer n'a jamais consisté simplement à révéler les erreurs de quelqu'un. Critiquer signifie qu'on explique l'erreur en montrant son origine. L'entreprise intéressante n'est plus de démontrer que la théorie marginaliste est vulgaire, superficielle et erronée, mais de la saisir comme expression de la réalité du capitalisme, c'est-à-dire, par exemple, de voir quelles implications, relativement à l'efficacité et apparaissant dans le procès de transformation, sont mystifiées par la théorie marginaliste, et constituent pour elle des *données*. L'objectif n'est pas de persuader, mais de s'approprier : il est frappant que la critique la plus importante de l'économie politique vulgaire réalisée à notre époque, n'ait non seulement pas été le fait des marxistes, mais n'ait même pas été intégrée par eux à la théorie marxiste, ni utilisée.

L'économie politique vulgaire est conservatrice : elle cherche à présenter le capitalisme comme le meilleur des mondes possibles. Ce qui a toujours signifié le présenter comme un système de production marchande simple. Car c'est à un tel système, où règne l'échange équitable et l'indépendance individuelle, que sont empruntés les idéaux de

justice et de liberté dont le capitalisme se réclame. Les utopistes reprochent au capitalisme de n'être pas un système de production marchande simple : ils voudraient l'abolition des profits sans celle des prix. Ces tentatives se soldent toujours par le développement du capitalisme à un niveau supérieur ; utopistes et réformistes sont de la même espèce. La théorie marxiste établit le caractère contradictoire du capitalisme en vue de détruire à la fois, sa réalité et ce qu'il représente idéalement. La théorie de la valeur travail implique la destruction du capitalisme par l'abolition des conditions d'existence de la production marchande. Quelles sont-elles ? Cette question en suppose une autre :

l'exemple de la rente a montré que les différences dans la façon de considérer les forces de production correspondaient à des différences de modes de production — qui en économie politique apparaissent comme d'ordre « technologique ». Par exemple, le procédé courant consistant à envisager une technique donnée, en premier lieu dans un cadre institutionnel capitaliste, puis ensuite à la supposer fonctionner dans le « socialisme », est profondément trompeur. Il n'y a pas seulement un point de vue subjectif sur les choses : il y a des forces de production conformes au point de vue qu'on a sur elles, d'autres qui s'y opposent. Peut-on dire que le capitalisme développe toujours davantage des forces de production qui s'opposent à la structure technologique que suppose la production marchande ? Selon Marx, (Grundrisse, p. 231, p. 593 et sq.), ceci se produit lorsque le travail vivant est de plus en plus socialisé et perd son importance en tant que source de richesse. Dmitriev d'autre part, mettait déjà l'accent sur la production de marchandises au moyen de marchandises, et non pas de travail (Essais Economiques, Paris 1968 (1904)). Approfondir la théorie de la valeur travail pourrait consister à montrer combien il se trompait, afin de mettre à jour les tendances réelles du capitalisme d'aujourd'hui sur lesquelles le projet politique d'abolition de la production marchande peut être fondé. Si l'on veut comprendre les contradictions et les crises du capitalisme, il faut entreprendre des recherches sur la théorie de la valeur travail, plus particulièrement dans deux directions : s'efforcer d'une part, de comprendre le rôle de la monnaie dans le capitalisme actuel ; de rattacher d'autre part, de la manière la plus effective, l'analyse de l'économie à celle de la lutte des classes. La monnaie et les classes : cet article n'en fait pas mention, et c'est là l'une de ses plus sérieuses limitations.

Carlo JAEGER, Berne, Mai 1973.

Université de FRANCFORT

(Traduit de l'anglais par Catherine Rouzaud)